

Le Roman d'un homme d'état : Guizot et la princesse de Lieven

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1963

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Transcription

Critique de l'édition de 1963 par Jacques de Lacretelle parue dans *Le Figaro*.

En mai 1963, la nature diplomatique de la correspondance est soulignée avec la parution d'une critique dans le *Monde diplomatique* par Yves Florenne, « [Un duo européen, Guizot et la princesse de Lieven](#) ».

Citer cette page

Le Roman d'un homme d'état : Guizot et la princesse de Lieven, 1963

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 29/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/17>

Copier

Informations éditoriales

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/06/2018 Dernière modification le 18/01/2024

LE ROMAN D'UN HOMME D'ÉTAT :

Guizot et la princesse de Lieven

PAR JACQUES DE LACRETELLE

SEULS les furetours d'archives connaissent aujourd'hui le nom de la princesse de Lieven, cette figure quelque peu énigmatique qui occupa la scène européenne pendant la première moitié du XIX^e siècle et inspira certainement Balzac pour sa nouvelle *Les Secrets de la princesse de Cadignan*.

Quant à Guizot, son injuste destin de nos jours — contrairement à celui de Tocqueville — est d'être perçu comme théoricien politique, méconnu en tant qu'écrivain et ignoré dans sa vie privée, où l'on trouve pourtant les plus beaux exemples d'attachement et de sensibilité.

La correspondance qui vient d'être publiée (1) n'est donc pas seulement une précieuse contribution aux événements politiques de la monarchie de Juillet, elle éclaire une histoire d'amour assez secrète qui surprise tous les contemporains. Et puisqu'elle s'étend sur près de vingt années, on ne peut mettre en doute, comme le fit Balzac dans sa nouvelle, la sincérité et la constance des deux partenaires.

Il n'est plus étonnant chez un être que sa manière d'amour. Un grand amour peut fort bien mettre en lumière une ronde de petitsesses, sans compter les accompagnements de conscience. Mais parfois il devient aussi, en nous, une forme virginitaire imprudente. Il y a des rencontres de personnes qui peuvent fertiliser une nature et la transformer. Il semble que ce fut le cas pour le cœur de Dorothee de Lieven.

Elle était née Reckendorff, famille baïle, de religion protestante, ce qui est à noter puisqu'il s'agit de rechercher les affinités qui la rapprochent de Guizot. Mariée jeune à un diplomate fort bien en cour à

Pétersbourg, elle avait accompagné son mari comme ambassadrice à Londres, puis aux congrès d'Alexa-Chapelle et en Vérona.

Le jeune homme — elle était alors en 1835 — mena à grand bruit, gaufrant le mouvement politique, avide d'exercer son influence et de faire la fortune, voire les « sommets ». Si l'on voulait la situer dans notre siècle, on pourrait la comparer à ces précautions de Genève qui accoutaient aux portes de la Société des Nations.

A Alexa-Chapelle, son ambition l'avait même poussée dans le lit de Metternich, qu'elle détesta après s'être engagée de lui. A Vérona, elle devint à Chateaubriand qui ne vit en elle qu'une poupee et la trouva pétante, ce qui apparaît trait à trait dans d'autres sa correspondance, qui est le naturel même. Chateaubriand ne manqua pas non plus l'opérette Guizot. « Un doctrinaire grave est tombé aux pieds d'Omphale. Amour, tu perdis. Irois... » s'exclama dans ses *Mémoires d'autre-lambe*. Mais, comme le fait observer Ernest Daudet dans son livre sur la princesse de Lieven (2), ne pouvait-on voir en même temps Chateaubriand aux pieds de Mme Recamier ?

Au physique, les portraits qu'on nous a faits de Dorothee de Lieven ne la flattent pas, même quand ils viennent de ses amis. Elle est grande, droite, maigre, elle a des yeux noirs et un cou long. En somme pas de beauté, mais un air. On imagine à cette silhouette le charme ingrat d'un cygne.

Elle était d'ailleurs vindicative et sans pitié. Pendant les Cent-Jours, elle avait déclaré que les Français sont les plus impudents et les plus méprisables des hommes.

Dans ce moment, ajoutait-elle, ils attendent qu'une révolution aussi paisible que celle-ci leur rende les Bourbons, et ils les

reçoivent avec la même indifférence qu'ils les ont vus partir. « Opinion complète, mais, après tout, assez exacte, et Aragon n'a pas jugé autrement dans la *Semaine sainte*. »

Un désir d'indépendance, une prétention quelque peu les salons occidentaux et peut-être aussi une aversion longtemps dissimulée à l'égard de son mari, humaine et fanatiquement soumis à son empereur, voilà sans doute ce qui l'empêcha de tenir autres de Lieven lorsqu'il fut décapité en Russie. Elle se voulant malade, consulta à Berlin, où les deux de Bade et autres s'installa à Paris.

C'est là qu'elle rencontra Guizot, somptueuses entrevues, maintenues tout d'abord, et espionnées. Puis, le 11 juillet 1837, ils se trouvèrent par hasard voisins à la table du duc de Broglie. On est forcé de noter cette date, car elle a inauguré leur liaison sentimentale et romancée souvent ensuivie dans les centaines de lettres qu'ils s'écrivent.

Qui se sont-ils dit ? Qu'ont-ils dans leurs regards ? Il y a un je ne sais quoi à l'origine de l'amour qui peut prendre les formes les moins attendues. Ce qui a fait jaillir le sourire ce serait, c'est un chagrin identique, une émotion partagée. Guizot, quelques mois plus tôt, a vu mourir son fils aîné, qui portait tous ses espoirs. La douleur saigne encore. Deux ans auparavant, Mme de Lieven a perdu le même sur sans les avoir vus, ses deux plus jeunes fils, ceux qu'elle préférait, et elle ne s'en est pas consolée. Ils ont échangé leurs souvenirs. Leur peine s'est confondue. Le même trouble leur a ouvert l'intimité de leur âme. Et voilà.

Qu'on ne se croie pas à l'amour, quand il naît d'autre chose que d'une simple



GUIZOT
Aux pieds d'Omphale
(Chateaubriand écrit.)

curiosité physique, peut fort bien cheminer par ces voies profondes. Un paysage moral que lui n'avait vu encore est suffisant pour attirer les sens et les retenir à jamais. Ce fut le cas de ces deux amants.

D'ailleurs ce mot d'amant leur coïncide mal si tel l'associe à des sentiments dédorés et à des caprices. Il n'y a pas de sécess, pas de choses humes, pas de remords de penser dans leurs lettres. Tout y est dit mais sous un voile transparent, ce qui est à mes yeux le propre de l'art pour les choses du cœur. Et puis, autre merite, chacun se perfectionne en écoutant parler l'autre. La vieux doctrinaire s'initie aux grâces de la féminité mondaine sans tomber dans les petites ridiculies d'un parvenu de table. Du Val Richer, il dépouille discrètement ses jolies familles. Le coq, qui est apprivoisé et a perdu sa morgue, n'en ressent même pas malice. Aucun des deux ne triche, aucun n'est dupé. C'est le triomph de beaux sentiments. Et il dura sans heurts ni malheurs jusqu'à la mort de Dorothee, en 1856.

Assurement elle n'avait pas renoncé à sa vocation première. Elle l'égérie, reconnue d'un grand homme d'Etat, recevait dans l'entresol de la rue Saint-Flour, là même où était mort Talleyrand, les plus fins politiques du temps, les Molé, les Thiers, les Berryer et aussi les diplomates les plus chameaux de l'Europe, c'était une belle alliance que Guizot lui avait passée furtivement au doigt.

Mais quand on lit cette correspondance, où l'ambition, l'intérêt personnel et la coquetterie s'affacent devant la tendresse des sentiments, il est impossible d'attribuer à Mme de Lieven à ce moment de sa vie, « un déssin d'intrigue ou de calcul ».

Sans doute ce pouvaitelle se passer de ce que Saint-Simon, nomme portant d'un ministre en disgrâce, un fumet d'affaires, toutes les qualités morales d'un Guizot et l'amour qu'il lui donnait avaient démpêché nature. Trouver tout un jeu austère le tranquille baron, son épouse, vertueuse est probable le suprême piquant pour une femme qui a beaucoup cherché l'aventure. Ce furent là « les secrets de la princesse de Lieven ».

Jacques de Lacretelle,
de l'Académie française.

(1) Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven. Postface de Jean Schlumberger, édition annotée par Jacques Rivière. (Mémoires de France).

(2) Ernest Doudet. Une vie d'ambassadeur au siècle dernier (Flon, 1903).